Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 7 (1974)

Heft: 3

Artikel: Des Cahiers du Sud à l'âme romantique et le rêve : lettres d'Albert Béguin et de Gustave Roud

Autor: Béguin, Albert / Roud, Gustave

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870992

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DES *CAHIERS DU SUD* A *L'ÂME ROMANTIQUE ET LE RÊVE*

Lettres d'Albert Béguin et de Gustave Roud

Commencée en 1935 sur l'initiative d'Albert Béguin qui sollicitait de Gustave Roud sa collaboration à la jeune revue bâloise *Annales suisses,* la correspondance échangée entre les deux écrivains va s'étendre sur plus de quinze ans. Tour à tour la préparation du numéro des *Cahiers du Sud* consacré au Romantisme allemand, la publication de *l'Ame romantique et le Rêve,* la traduction d'Hölderlin seront pour Béguin et pour Gustave Roud l'occasion d'approfondir leur amitié, fondée non seulement sur l'identité de leurs goûts et de leurs admirations littéraires, mais davantage encore sur une même conception de l'œuvre poétique, « interrogation passionnée et lucide », quête impérieuse de certitude.

De cette correspondance, qui sera rassemblée en volume sous le titre *Lettres sur le Romantisme allemand* *, la Rédaction des *Etudes de Lettres* est heureuse d'offrir en primeur à ses lecteurs quelques moments.

Albert Béguin à Gustave Roud

Genève, Evêché 7
le 30 octobre 1936

Cher Ami,

Il y a bien longtemps que je n'ai de vos nouvelles. Qu'allez-vous nous donner bientôt ?

Je vous écris, en deux mots parce que la grippe me tient, pour vous demander de collaborer au numéro que préparent les *Cahiers du Sud* sur le romantisme allemand [1]. Vous m'aviez dit ne point vouloir faire d'article pour ce cahier ; aussi vous demanderai-je, maintenant qu'il s'achève, autre chose : des traductions. Vous traduisez admirablement ces textes-là (je viens de relire votre Novalis), et

---

* *Lettres sur le Romantisme allemand,* Lettres d'Albert Béguin et de Gustave Roud (avec une introduction de Pierre Grotzer et des notes de Françoise Fornerod, quatre fac-similés), éditées par les *Etudes de Lettres,* Lausanne, 1974. Diffusion : Office du Livre, Fribourg.

seul vous pouvez traduire quelques poèmes. Or, il n'y en a point dans ce numéro, et il faut que nous en donnions.

Voudriez-vous nous traduire un ou deux *Cantiques spirituels* de Novalis (je pense surtout aux deux derniers : « Ich sehe dich in tausend Bildern » et « Wer einmal, Mutter, dich erblickt ») et peut-être du *Brentano* : je songerais au Schwanenlied, à Säusle, liebe Myrte, et au Einsam will ich untergehn —

Peut-être préférez-vous autre chose ? Je suggère ces poèmes et ces poètes, vous pouvez très bien en aimer et en proposer d'autres.

Comme j'espère que vous accepterez ! Ce cahier sera très beau, introduit par un texte magnifique de Bounoure, et plein de choses justes et vastes. Il n'y manque que quelques traductions de grande qualité.

Nous comptons paraître le 1er février. L'hiver ne vous laisse-t-il le loisir d'une telle œuvre ? et la saison des longues nuits n'est-elle celle du romantisme ?

Excusez ma hâte, fébrile au sens propre du mot, et croyez, cher Ami, à mes sentiments fidèles

Albert Béguin

---

[1] Numéro spécial des *Cahiers du Sud* consacré au Romantisme allemand, Marseille, 1937.

Gustave Roud à Albert Béguin

[2 novembre 1936]

Cher ami

Quel plaisir (la nouvelle de votre grippe exceptée, et je fais tous mes vœux pour votre prompte guérison) votre message me cause ! J'espère beaucoup mener à bien la traduction de quelques poëmes — lesquels, je ne puis vous dire encore, parce qu'il y aura d'innombrables essais, d'innombrables échecs (par avance je m'en assure). Vous me proposez Novalis, et c'est par lui que je débuterai. Si les Hymnes à la Nuit n'étaient pas si connus, je vous aurais proposé d'y choisir un ou deux poëmes — le plus beau par exemple : Gehoben ist der Stein - Die Menschheit ist erstanden... [1] Mais vous songez aux « Cantiques spirituels » et j'en tenterai une transcription. Il y a aussi un petit poëme de N. que j'aime beaucoup, c'est l'Elegie

beim Grabe eines Jünglings — à cause des deux derniers vers, saisissants, après le début du poëme plus conventionnel [2]. Pouvez-vous me dire dans quelle édition on peut lire les poëmes de Brentano dont vous me citez le début ? Sont-ils insérés dans ses contes ? Je n'ai rien lu de lui encore — et suis bien honteux de mon ignorance. Quant aux lieds de Wilhelm Muller, que j'aime plus que je ne puis dire [3], je pense que ce n'est guère sous cet aspect « populaire » que les Cahiers comptent étudier les romantiques allemands. Et Hölderlin ? Trop distinct pour être groupé avec d'autres, trop nettement cerné par sa folie de la Grèce et sa propre folie. Et pourtant que ses poëmes de la fin sont beaux ! Je vous en parle, cher ami, parce que depuis quelques jours j'ai ici un choix de lettres de H. (de l'édition Boehm, trouvée à la Cantonale de Lausanne) et il y a deux lettres du menuisier Zimmer que je passe mon temps à relire — avec les fragments de celles de H., fou, à sa mère : « die Zeit ist buchstabengenau und allbarmherzig » [4]. Mais vous connaissez tout cela — et mes « découvertes », il y a longtemps sans doute que vous les avez faites. Seulement c'est si rare de pouvoir parler de ce qu'on aime avec un *vrai* complice que je me laisse aller au bavardage... Pour en revenir à ces traductions, je vous supplie instamment de me dire — quand je vous soumettrai des essais — si vous les jugez dignes de figurer au sommaire de ce numéro des Cahiers, *en toute franchise* et sans la moindre crainte de me peiner, ce qui est impossible. Car je travaille entièrement dans le noir, maintenant, et suis incapable de non pas même juger, mais lire ce que je fais !

Votre message m'est parvenu hier matin, et il n'y avait pas cinq minutes que je m'étais demandé pourquoi Bounoure était depuis si longtemps silencieux [5] ! Et le soir d'avant, jusqu'à passé minuit, j'avais lu le « Des Knaben Wunderhorn » en songeant sans cesse à vous, à ce que vous m'en aviez dit [6]. Vous comprendrez mieux, n'est-ce pas, le plaisir que m'a causé votre amicale demande. Daniel Simond m'a parlé de vous il y a quelque temps sur le ton de l'admiration la plus vive, et j'avoue qu'en apprenant tous les travaux que vous réussissiez à mener à bien simultanément, j'ai partagé cette admiration sans peine. J'attends avec beaucoup d'impatience l'apparition de votre thèse, entr'autres, — et vous redis merci, Cher ami, avec tous mes vœux encore pour votre guérison, pour une bonne traversée de l'hiver.

Votre

Gustave Roud

Carrouge 2 nov. 36

[1] Gustave Roud n'a pas donné ce poème aux *Cahiers du Sud*. Nous le trouvons dans le recueil publié par Mermod, Lausanne, 1948, pp. 118-120.

[2] Ce poème n'a pas été traduit pour les *Cahiers du Sud*, malgré l'admiration de Roud pour les deux derniers vers :

Bei des Grabelämpchens Scheine
Sah ich nur der Todesengel Tanz.

[3] Gustave Roud revient à maintes reprises dans cette correspondance sur son goût pour les poèmes de Wilhelm Müller, connus du public surtout par la musique de Schubert; il n'en a cependant publié aucune traduction en recueil à l'exception, dans *Air de la Solitude* (*Ecrits II*, Mermod, 1950, pp. 66-67), de « cette berceuse que l'on chante encore à cause de Schubert et qui est déjà, sans musique, toute musique » :

Repose-toi, repose...
Ferme les yeux !
Las voyageur, voici ta maison qui t'accueille...
J'ai préparé pour toi
Le lit frais, l'oreiller tendre
Au cœur du cristal bleu de ma petite chambre.
Vienne à moi, vienne à moi
Ce qui berce et balance !
Bercez jusqu'au sommeil, bercez-moi mon enfant...

[4] « Verzeihen Sie, liebste Mutter, wenn ich mich Ihnen nicht für Sie soll ganz verständlich machen können.

Ich wiederhole Ihnen mit Höflichkeit, was ich zu sagen die Ehre haben konnte. Ich bitte den guten Gott, dass er wie ich als Gelehrter spreche, Ihnen helfe in allem und mir.

Nehmen Sie sich meiner an. Die Zeit ist buchstabengenau und allbarmherzig.

Indessen Ihr gehorsamer Sohn Friedrich H. »

(*Œuvres complètes* de Hölderlin, éditées par Wilhelm Böhm, Jena, 1924, 5 vol., t. 5, p. 424.)

Dans les *Poëmes de Hölderlin*, Mermod, Lausanne, 1942, p. 174, Gustave Roud donne la traduction de cette lettre :

« Pardonnez-moi, très chère mère, s'il ne m'est pas donné de me faire entièrement comprendre de *vous*.

Je vous répète respectueusement ce que je pus avoir l'honneur de vous dire. Je prie le bon Dieu qu'il nous accorde, à vous et à moi, comme je parle en savant, son secours en toute chose.

Prenez soin de moi. Notre temps est d'une précision littérale et d'une infinie miséricorde.

En attendant

votre fils très humble

Frédéric »

[5] Gustave Roud avait fait la connaissance de Gabriel Bounoure lorsque celui-ci avait rendu compte de son premier livre, *Adieu*, dans la *Nouvelle Revue française* d'août 1928.

Bounoure, pour éclairer la tentative du poète, « aux confins de la vie poétique et de la vie mystique », recourait aux mystiques orientaux, puis à Novalis : « De là vient cet accent encore charnel, peu à peu vaincu — espoir ou désespoir ? —

par des images et des sonorités d'argent et de céleste bleu qui retournent, comme dans Novalis, « au fleuve de l'azur sans fond », lui-même roulant à la nuit. »

L'intuition si juste de Bounoure devait inciter Roud à la lecture de Novalis, qu'il considéra comme l'une de ses grandes « présences fraternelles ».

[6] Achim von Arnim, Clemens Brentano : *Des Knaben Wunderhorn,* alte deutsche Lieder, Grote-Verlag, Berlin, 1876.

Albert Béguin à Gustave Roud

Genève, le 6 janvier 1937

Mon cher Ami,

Je ne commettrais pas la faute de vous écrire à la machine. Mais je n'ai pas le temps de vous écrire, et je ne veux que vous transmettre ces lignes d'une lettre que je reçois à l'instant de Jean Ballard, des Cahiers du Sud, en réponse à l'envoi de votre manuscrit :

« Les poèmes traduits par Roud sont inimaginablement beaux. C'est à se mettre à genoux. Léon-Gabriel Gros me disait : « En lisant cela, on sent bien que la poésie, en France, est à naître. Et c'est heureux pour nous ! » Les plus merveilleux sont ceux de Hoelderlin. Le poète disparaît derrière l'impersonnelle magie de son œuvre. C'est la poésie dépouillée de la voix de l'homme et devenue pure musique de l'âme. Le traducteur est aussi poète que l'original. Sa langue est telle qu'on y sent passer le souffle initial. »

Vous savez que Ballard, de son métier, est peseur-juré aux Halles de Marseille : tout méridional qu'il est, il sait peser ses jugements [1]. — Il donnera tous les poèmes de Brentano et de Hoelderlin. Mais il n'aura probablement pas la place d'imprimer ceux de Novalis, d'ailleurs moins inconnus en France. Il faut absolument que vous fassiez un jour un petit volume de Poésies allemandes.

Excusez ma hâte ; je ne voulais pas vous faire attendre ce message auquel je m'associe de tout cœur

Albert Béguin

---

[1] Jean Ballard, le fondateur et le directeur des *Cahiers du Sud* ; le poète Léon-Gabriel Gros y tient la chronique poétique.

Gustave Roud à Albert Béguin

[7 janvier 1937]

Cher ami

Votre amitié sait prendre de court la mienne : au moment où j'allais vous remercier de votre dernier message, si plein de réconfort pour moi, le voici devenir avant-dernier ! Merci d'avoir pris la peine de transcrire la réponse des Marseillais — qui m'enchante, vous le devinez, sans que je puisse accepter aucune de leurs louanges ; je sens trop bien que, quelque effort que je puisse tenter encore, toutes mes traductions ne pourront dépasser l'état de simples *tentatives* pour devenir réalisations. Mais vos encouragements sont pour moi extraordinairement précieux, non moins précieuses, je vous assure, les rencontres incessantes de nos préférences. Pour moi — qui chemine à tâtons dans les ténèbres d'une langue quasi-inconnue, je suis trop heureux de vous sentir si souvent près de moi, et je sens bien que vos *critiques* elles aussi me seront indispensables si jamais je tente de composer ce petit recueil que vous me suggérez, et que depuis quelques années déjà je baptise secrètement Album romantique !

Dieux ! que j'ai été heureux de vous lire à propos de Goethe ! — et des typographies georgiennes. — Je ne puis être aussi sévère que vous pour le Zweig — parce que j'y trouve mille renseignements que j'ignorais sur Hölderlin ! Voilà ce qui m'y attire... Quand vous me récrirez, cher ami, me diriez-vous l'édition la plus récente de Hölderlin. J'emploie celle de l'Insel-Verl. [1] sur papier bible et celle de Böhm en 5 volumes — mais me demande si d'autres ne sont pas plus riches en déchiffrements... « Ich bin voll Abschied... Sie können mich nicht brauchen... » [2] Les lettres de H. dépassent en tragique tout le reste, n'est-ce pas ?

Mille vœux pour votre prochaine soutenance — et mille pensées reconnaissantes de votre

Gustave Roud

Carrouge 7 janvier 37

---

[1] *Sämtliche Werke und Briefe,* Insel-Verlag, Leipzig, 1915, 5 vol.

[2] Cette phrase est tirée d'une lettre de Hoelderlin à Casimir Ulrich von Böhlendorff, datée de Nürtingen bei Stuttgart, le 4 décembre 1801 (Hoelderlin, *Gesammelte Briefe,* Insel-Verlag, Leipzig, 1921, p. 391) :

« Und nun leb wohl, mein Teurer, bis auf weiteres. Ich bin jetzt voll Abschied. Ich habe lange nicht geweint. Aber es hat mich bittere Tränen gekostet, da ich mich entschloss, mein Vaterland noch jetzt zu verlassen, vielleicht auf immer. Denn was hab ich lieberes auf der Welt ? Aber sie können mich nicht brauchen. »

Gustave Roud a traduit ce passage dans la préface aux *Poëmes de Hölderlin*, op. cit., p. 23 :

« ... Et maintenant porte-toi bien, cher. J'ai le cœur plein d'adieu. Pendant longtemps, je n'ai pas pleuré. Mais que d'amères larmes elle m'a coûtées, cette décision prise de quitter ma patrie, et peut-être pour toujours ! Qu'ai-je en effet de plus cher au monde ? Mais ils n'ont que faire de moi. »

Gustave Roud à Albert Béguin

[16 février 1937]

Cher ami

Je n'oublierai pas de sitôt, je crois, mon courrier du samedi 13, au matin ; Ramuz m'envoyait « Besoin de Grandeur » et vous — votre magnifique étude ! J'ai hâte de vous dire combien votre présent comble mon attente et quel prix j'attache à votre geste. Malgré des journées bousculées, mon impatience l'a emporté et avant la grande lecture attentive de vos pages dont par avance je me fais une longue fête, j'ai surpris à la pointe du coupe-papier maint passage révélateur (car c'est *vous* qu'instinctivement et tout d'abord je cherche à travers votre quête.) Je reste confondu devant l'ampleur de cette quête et frissonne en songeant à ces naïfs premiers contacts dont je vous faisais part triomphalement comme d'une neuve conquête ! Quelle joie ce sera pour moi de vous écrire, quand je vous aurai suivi, de découverte en découverte, jusqu'à la dernière page du deuxième tome ! Pour l'instant je parle « autour » de votre travail, mais déjà me rends parfaitement compte de la *révélation* qu'il peut apporter, à mille lecteurs, d'un monde poétique inconnu. J'aime aussi votre façon charmante de rendre une thèse *lisible*, ce qui est tellement révolutionnaire (: ces notes remises à leur place, par exemple,) que je me demande ce qu'en vont penser vos juges !

Ne me tenez pas trop rigueur de ces phrases trop rapides : je vous promets un message plus digne de votre présent — et bientôt, je le sens.

Et quelles bonnes nouvelles contenait votre message dominical ! Vous me permettez de vous féliciter, par avance, pour cette nomination à la chaire bâloise quittée par votre ami Mr. Raymond. Ce bond futur à l'autre bout de la Suisse n'a rien d'effrayant : je garde de ma seule visite à Bâle le joli souvenir d'une ville aux toits vernissés cernant un Münster en chocolat près d'un Rhin trop glauque

pour mériter le « reinentsprungenes » dont Hölderlin salue sa naissance [1] !

A bientôt une lettre, et en attendant, laissez-moi vous redire un très profond et très amical merci.

Votre

Gustave Roud

Carrouge 16 février 37

---

[1] Gustave Roud fait allusion au début de la quatrième strophe du « Rhin » :

Ein Räthsel ist Reinentsprungenes. Auch
Der Gesang kaum darf es enthüllen.

Gustave Roud à Albert Béguin

[19 août 1937]

Cher ami

Quel plaisir pour moi de recevoir un message de vous ! Pour la plupart de mes amis — comme pour moi-même, hélas — l'été est la saison des encriers secs et quand le pas du facteur traverse parfois cette sécheresse indéfinie, c'est un immense événement. C'en est un autre, je vous assure, cher ami, que d'apprendre que vous êtes en vacances et vous ne sauriez croire quelle sorte de détente spirituelle j'éprouve par ricochet à vous voir interrompre — pour un laps que je vous souhaite aussi long que possible — ce « travail excessif » dont, plus que quiconque, vous avez le droit de parler. Ces bonds d'un bout à l'autre de la Suisse devaient être harassants et l'ombre des châtaigniers doit être douce à votre repos. En rouvrant les yeux, vous voyez sans doute les bouquets de feuilles et les bogues hérissées baigner dans un bleu plus pur encore que le nôtre — pourtant si beau déjà au-dessus d'un pays où les longues taches roses des premiers labours remplacent déjà les moissons disparues. Ce temps des moissons, qui est toujours pour moi le moment suprême de l'année, j'ai essayé de le vivre minute par minute avec une telle angoisse de le voir si rapidement disparaître que cette angoisse même rendait toute capture quasi-impossible. Tout plongé dans cette quête décevante, j'ai laissé en suspens la réalisation de mes plus chers projets d'écriture et c'est à peine si j'ose vous dire, cher ami, que je n'ai pas encore tenu ma promesse relative à l'Ame romantique. Georges Nicole m'a devancé et dans sa dernière lettre me dit qu'il a envoyé à Simond pour « Suisse romande » sa chronique de la poésie consacrée à votre belle étude. Pour lui — comme pour vos autres lecteurs — ce contact

avec votre œuvre a pris l'allure d'une suite de *découvertes* et il a été frappé comme moi par votre *bonheur* d'expression continuel, ce don que vous avez de donner forme écrite à mille expériences intérieures que d'autres ne peuvent qu'entrevoir confusément sans en pouvoir prendre une conscience parfaite [1].

Je suis bien content que le N° du Romantisme ait paru. Les « Cahiers » ne m'en ont pas fait tenir d'exemplaire, et je déduisais de ce silence je ne sais quelle grève persistante et paralysante. Je vais en demander un aux libraires lausannois, ayant hâte de lire ces pages dont l'annonce aux pages de garde de votre « âme » me remplissait d'impatience. Vous ne sauriez croire à quel point l'écho que mes traductions ont éveillé (mais votre indulgente amitié l'amplifie sans doute !) m'encourage à continuer cette passionnante entreprise. [...]

Merci aussi pour la précieuse remarque de votre « germaniste bilingue » que vous me transmettez si obligeamment. Pendant des mois j'ai chanté quotidiennement la « Wetterfahne » du « Winterreise » de Schubert-Muller sans songer qu'elle pouvait être celle du poëme de Hoelderlin [2].

Laissez-moi vous redire merci pour vos lignes, cher ami, et vous souhaiter encore une fois de parfaites semaines à Collobrières. Mes hommages respectueux à Madame Béguin et pour vous

une fidèle pensée de

Gustave Roud

Carrouge 19 août 37

---

[1] Dans son article « Albert Béguin et la poésie » (*Suisse Romande,* N° 1, octobre 1937, pp. 39-40), Georges Nicole écrit : « Cette exigence de ses poètes, Béguin y a répondu en s'abandonnant à l'expérience singulière de chacun d'eux, dans une victoire si complète sur ses propres gênes, que la plupart de ses chapitres sont de vrais miracles de sympathie. [...] Découvertes, réponses qui étaient en quelque sorte pressenties par Béguin, désirées par une angoisse personnelle que la langue harmonieuse qu'il parle ne peut toujours dissimuler. »

[2] Un fragment du « Voyage d'hiver » se retrouve dans « D'une certaine pureté » (*Air de la Solitude, Ecrits II,* op. cit., pp. 184-185) :

D'une pâle écorce rigide
Fleuve te voici vêtu
Corps glacé fleuve immobile
Parmi le sable étendu

A la pointe d'une pierre
C'est le nom de mon amour
Que je grave sur ta glace
Le nom l'heure et puis le jour

Jour des premières paroles
Jour où je m'en suis allé
Tout autour du nom des nombres
Se tord un anneau brisé.

Albert Béguin à Gustave Roud

Bâle, Feierabendstrasse 6
le 15 juin 1938

Mon cher ami,

C'est pour vous demander un bien grand service que je vous écris aujourd'hui, et je vous prierai de me dire en toute simplicité si vous croyez pouvoir accepter ma proposition. Je comprendrais si bien un refus, et je suis un peu honteux de mon audace !

Voici : je prépare une réédition de mon *Ame Romantique* dont le premier tirage s'épuise. Deux éditeurs, Corti et la NRF, m'offrent de réimprimer l'ouvrage en un seul volume, avec quelques coupures faciles à faire. L'un ou l'autre entreprendra cette impression nouvelle, c'est chose assurée, et je balance entre eux; quoi qu'il en soit, je devrai donner mon texte remanié vers le 15 juillet.

Vous vous demandez en quoi cela vous concerne ? D'abord, je vous demande l'autorisation de reproduire, au lieu de la mienne, *votre* traduction des poèmes de Brentano et de Hoelderlin que vous aviez traduits pour les « Cahiers du Sud ». Il importe que j'aie, cette fois-ci, une traduction de poète, et non plus mon simple calque sans prétention poétique, car je me résous à supprimer le texte allemand. Il faut donc que la traduction soit digne de l'original, et la vôtre l'est.

Mais, — et c'est ici que je me sens bien impudent ! — je cite encore des poèmes de Novalis, de Eichendorff, et d'autres de Brentano et Hoelderlin, qu'il me faut également remplacer par une traduction. Et voilà où je vous demande si vous avez un peu de temps à me consacrer, pour reprendre ces textes et transformer mon calque en une vraie traduction ? Il s'agit d'une vingtaine de fragments, que je vous indiquerai plus précisément. — Il va sans dire que je donnerais l'indication de cette collaboration.

Je n'insiste pas sur toute la valeur qu'elle aurait pour moi, et qu'elle donnerait à mon livre. Je vous dis simplement ment que c'est un immense service que je vous demande, — que je ne sais trop où je prends l'indiscrète témérité de cette prière, — et que je vous prie de ne consulter pour me répondre rien autre que vos convenances. Je le répète, un refus me paraîtrait la chose la plus naturelle du monde et ne changerait rien à l'amitié que vous garde

votre
Albert Béguin

Albert Béguin à Gustave Roud

Laleuf / St Maur (Indre)
le 19 août 1938

Cher Ami,

De tout cœur je vous remercie de vos deux envois de traductions qui sont, s'il se peut, supérieurs au premier. Votre modestie est ici moins justifiée que jamais, car ces transcriptions sont des merveilles. Je n'exagère rien en vous disant que je reste dans l'étonnement, l'admiration et un peu dans la confusion: car je sens bien que de pareilles réussites méritent mieux qu'une obscure publication dans le corps de mes commentaires. J'ai regardé de très près tous ces textes, avec les originaux et, hélas ! avec mes propres versions. Pour chacun d'eux je fais la même constatation : ma traduction « littérale » ne rend rien, laisse échapper toute la poésie de ces beaux poèmes allemands ; la vôtre, plus « libre », garde tout de leur qualité, et en restitue jusqu'à la musique.

Il m'apparaît mieux encore que vous êtes un poète, lorsque je vous vois d'emblée réussir très particulièrement la transcription des poèmes de Brentano et de Hoelderlin, — c-à-d. justement des deux grands poètes du romantisme. Ce n'est pas que vos versions de Novalis et de Eichendorff soient moins bonnes, — mais à travers elles toutes je découvre, — ou je vois se confirmer mon sentiment — que Hoelderlin et Brentano sont vraiment des créateurs bien plus authentiques, des sources plus pures que tous leurs contemporains.

Malgré votre invitation à choisir parmi vos envois, je n'hésite pas à tout accepter, car tout est de la même valeur ; je ne fais exception que pour un petit poème de Brentano (si joli pourtant, dans votre version *surtout*) qui terminait mon chapitre. Mais c'est que je préfère le terminer sur la citation précédente, plus vigoureuse [1]. En outre, je laisse subsister ma traduction des premiers *Hymnes à la Nuit,* non pas que je la juge meilleure que la vôtre, mais pour une raison exactement contraire : pour ces textes-là, je crois que l'idée importe (dans mon chapitre, s'entend) davantage encore que la qualité, et ma traduction analytique, sorte de commentaire elle-même, sans vertu poétique proprement dite, répond à cette intention. La vôtre est presque trop ensorceleuse, — j'entends qu'elle est trop fidèle à certain maniérisme qui est bien dans Novalis lui-même. Je crois que vous me comprendrez et me persuade que vous ne m'en voudrez pas, d'autant que, cette traduction-là n'ayant pas été faite exprès pour moi, mes scrupules peuvent être moins vifs. —

Tout ce que vous m'avez envoyé me fait souhaiter que vous réunissiez bientôt en volume votre œuvre de traducteur, et surtout ces poèmes de Hoelderlin, auxquels je sais que vous travaillez. Il n'y a absolument que vous qui puissiez, en français, donner de cette

grande poésie une transcription juste et qui en garde à la fois la profondeur et le mouvement uniques.

Quel merveilleux été je passe dans cette campagne solitaire ! J'ai l'impression de retrouver enfin les vraies saisons, telles qu'elles étaient dans mon enfance, avec leur lenteur, leur succession juste, leur éternité. Les moissons sont faites, les matins sont devenus d'une délicatesse incroyable, et après la perfection, la plénitude du sommet de l'année, ce sont les premières journées du retombement. Il y a je ne sais combien d'années que je n'avais vu vraiment un été (car je compte pour rien celui du midi, qui n'a pas cette sensibilité). Aussi ne fais-je rien ici, que de vivre. — Mais mon étonnement doit vous faire sourire, vous pour qui cette participation à la vie de la terre est chose habituelle

Recevez, mon cher ami, avec l'expression de ma très profonde gratitude, celle de ma durable amitié

Albert Béguin

---

[1] Le dernier poème du chapitre commençait par « Hör, es klagt die Flöte wieder... » (t. II, p. 264-265), le précédent étant les « Nachklänge Beethovenscher Musik » (ibid., pp. 263-264).